27 octobre 2018

MYRIAM MIHINDOU

IVRESSE

Ce journal a été publié à l'occasion de l'exposition IVRESSE,
Galerie Maïa Muller, du 27 octobre 2018 au 16 janvier 2019

Visage - De la série De la langue secouée - cuivre, carbone - 40 x 30 cm - 2018

En linguistique, l'étymologie consiste à chercher et à comprendre les racines d'un mot, à révéler aussi le rapport qui existe entre le son (l'énonciation) et le mot (le signifiant). Cette association a longtemps été vécue comme un trauma par Myriam Mihindou. Depuis plusieurs années, l'artiste s'est immergée dans une recherche étymologique pour «faire monter ma fleur de sel» et parvenir à identifier les choses, à dépasser les frontières, à poser des images et des représentations. Dès son enfance, elle est fascinée par les dictionnaires et les encyclopédies. Elle dévore notamment les ouvrages médicaux de sa mère alors directrice d'un hôpital. À travers la lecture et l'observation des planches anatomiques, elle découvre le corps humain dans toute sa splendeur, elle apprend à connaître les maladies et les microbes. Il n'est alors pas étonnant de voir apparaître une nouvelle série de sculptures intitulée Amygdales. Les œuvres, formées de bois et de cuivre, prennent le bâton de sourcier comme point de départ pour ensuite adopter des formes végétales et organiques. La série résulte d'une analyse d'une pratique médicale courante consistant à couper les végétations. Pourtant, l'artiste explique que les amygdales sont un point essentiel du corps : «un élément de survie qui nous aide à identifier, à jauger et à gérer la peur». Les retirer serait un moyen autoritaire et violent pour entretenir la peur, de perpétuer la confusion. Ces œuvres s'inscrivent dans une réflexion globale à travers laquelle Myriam Mihindou examine les outils, tels que la médecine et la langue, exerçant une domination. Ceux-là mêmes participent d'une colonisation des corps et des modes de pensées.

La préparation de l'exposition s'est effectuée à Meisenthal, non loin de la frontière franco-allemande. Au sein de ce territoire de lisières, elle réalise des œuvres inédites. Myriam Mihindou repère le métissage des langues, les incongruités, les désamours. La langue allemande interagit avec la langue française, deux cultures font alliance par les mots. Elle relève ce qu'elle nomme «la schizophrénie de la langue» où un mot peut en cacher un autre, il contient une binarité où les significations s'allient et se contredisent. En lutte contre la binarité sclérosante sur laquelle les sociétés occidentales se sont construites, l'artiste travaille la plasticité des mots, en sens propre comme au sens physique. Elle hybride alors les contraires en mariant le verre et cuivre, «des matériaux (incompatibles)» dont elle fabrique la relation. Il nous faut alors écouter et lire les mots pour en comprendre la dimension créole : «des langues imagées et réparatrices.»

Myriam Mihindou tend à «soigner le corps par le mot». Depuis 2006, elle développe une série de collages et broderies, Les Langues Secouées, où les mots sont disséqués, mis en relation afin d'en proposer des critiques et des ouvertures. À la Galerie Maia Muller, l'artiste réalise une œuvre performative également pensée à partir des dictionnaires. Au mur, elle écrit et dessine – elle s'échappe ainsi du format restreint de la page, pour donner une ampleur physique à sa recherche. «Le corps travaille pour faire monter l'œuvre et révéler la langue. Il aura fallu du temps, maintenant je vois.» Elle voit, elle entend « chanter les mots ». La relation entre les mots et les sons est active, elle crée un «débordement », un « réveil », des sensations intenses. «Tout d'un coup, j'entends, je vois, je peux identifier les choses, en ce sens c'est une forme d'ivresse.» Un état d'ivresse qui lui procure l'énergie et la force nécessaires pour fouiller les profondeurs d'un système construit sur l'exclusion et la violence. Au mur, elle installe ANALPHABÈTE, un mot compris comme un «point névralgique». L'œuvre au format imposant (trois mètres de long) rend visible une plaie rendue invisible. L'artiste a choisi de le réaliser en fils de cuivre, un matériau conducteur, vecteur d'une transmission. Un matériau que les Dogons (Mali) associent à l'eau, «l'eau c'est la parole, la parole est féconde.»
Le cuivre génère une résonance avec la parole : «la réactivation des neurones endormis.» L'oralité est une tradition, un moyen de transmettre des d'histoires, un savoir-faire, des connaissances qui se partagent sans l'appui de l'écrit. Myriam Mihindou traduit la violence du mot analphabète lui faisant l'effet «d'une bombe atomique». Il incarne une déconsidération, un système où les dominants cultivés enferment celles et ceux qui ne le sont pas à leurs yeux dans «un état animal afin de s'asseoir un pouvoir.» Un mode de pensée qui ignore un ensemble de connaissances qui ne sont pas transmises par l'écriture, mais par le corps, la parole, les matériaux. Il s'agit alors pour l'artiste de soigner les mots, le sens qui leur est donné et l'histoire qu'ils véhiculent. Elle participe ainsi à un mouvement politique visant à une décolonisation des mots, et plus spécifiquement de la langue française. À ce propos, Achille Mbembe et Alain Mabanckou écrivent : «Nous militons pour une langue-monde, une langue planétaire, une langue de l'en commun, véhicule de circulation au croisement des forces de vie et d'ouverture ; une langue dont l'humanité dans son ensemble pourrait se servir dans le but de partager des paroles neuves et engagées qui interrogent notre destin dans ce qu'il a de commun et de singulier.»

Julie Crenn

GALERIE
MAÏA MULLER

19, RUE CHAPON 75003 TEL 09 83 56 66 60 - 06 68 70 97 19
CONTACT@MAIAMULLER.COM WWW.MAIAMULLER.COM

MYRIAM MIHINDOU

L'œuvre de Myriam Mihindou ne connaît aucune frontière, au sens propre comme au figuré. Du saut en hauteur à l'architecture, en passant par l'école des beaux-arts de Bordeaux, sa formation déploie plusieurs espaces d'expression. Elle évacue la question de l'appartenance à une culture spécifique ou à un médium artistique en jouant des porosités et de la «Relation» telle qu'Édouard Glissant l'a définie. La performance, comprise comme une pratique où le corps est à la fois l'outil et l'écran d'une pensée, peut être envisagée comme le fil conducteur d'une création artistique cathartique. Avant cela, le voyage et la rencontre nourrissent son travail. De l'Égypte à la France métropolitaine, en passant par le Maroc, la Réunion, le Gabon, l'Ouganda ou les États-Unis, M. Mihindou est une véritable exote, qui, par le déplacement et l'expérimentation de lieux et de contextes spécifiques, mène une recherche physique et mémorielle. Sur place, elle investit et arpente les langues, les énergies, les histoires, les paysages, les corps, les matériaux qu'elle va ensuite injecter dans ses performances et sculptures. Les performances, pensées comme des rituels, sont des moments de mise à l'épreuve de son corps pour transcender un trauma, une violence, une blessure (No Sensibility, 2013).

Mimesis - coton, blanc de meudon - 45 x 53 x 22 cm - 2017

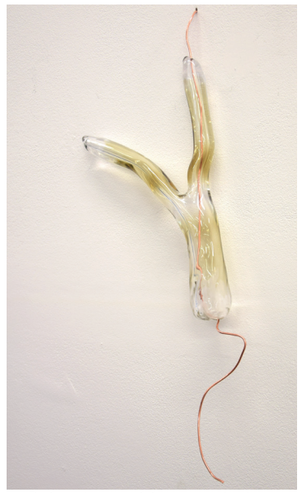
L'artiste marche sur du verre, recouvre sa peau d'aiguilles, s'enveloppe de coton, manipule de la glace ; elle opère des sorties de son propre corps pour incarner les maux qu'elle tente d'apaiser ou de guérir. Artiste et chamane, elle use de son corps pour recueillir et filtrer les récits qui lui parviennent et qui la constituent. Entre archives, totems et ex-voto, les photographies, les broderies et les sculptures apparaissent comme les extensions matérielles des actions éphémères. M. Mihindou est une artiste extrêmement attentive dont le travail s'inscrit dans le care (le soin) ; dans un élan profondément humaniste, elle se préoccupe des corps blessés par les luttes de pouvoir, les oppressions et les violences qui traversent la condition humaine. M. Mihindou déploie une œuvre intersectionnelle où les problématiques raciales rencontrent celles du sexe, du genre, de la langue, de la classe. Elle s'appuie sur son expérience personnelle et sur l'histoire (notamment coloniale), pour mettre en forme et en mots les souffrances infligées à tou·te·s ceux et celles qui n'appartiennent pas à la communauté dominante. En ce sens, les notions de traumatisme, de réparation et de résilience constituent des territoires à fouiller. En 2004, elle réalise Déchoucaj', une série de photographies prises à Haïti lors d'une transe collective improvisée juste après un événement violent. Elle photographie les corps et les expressions pour en restituer des images en négatif. Si les valeurs négatives (blanc, gris, noir) accentuent l'étrangeté de la situation, elles en atténuent la brutalité. Déchoucaj' met en images la sortie de soi, la catharsis, le lâcher-prise, la communication avec un réel pluriel. Le déchoucage, terme haïtien, renvoie au déterrement de la souche d'un arbre que l'on vient d'abattre. L'action implique une violence, une amputation, une impossibilité de renaissance, l'effacement d'une histoire et par conséquent d'une mémoire. La privation d'une mémoire à la fois individuelle et collective, d'une expérience libre du corps, du déplacement, mais aussi toutes les formes de domination (sur les humains, les animaux et le vivant dans son ensemble) sont les thèmes autour desquels s'articule la pensée plastique et politique de M. Mihindou, qui, à travers ses œuvres protéiformes, trouve un espace pour la résistance et la résilience.

Julie Crenn

© Archives of Women Artists, Research and Exhibitions

Aliquid Boni (qqch de bon) - De la série De la langue secouée – cuivre - 40 x 30 cm – 2018

Menottes - cuivre - 133 x 67 x 3 cm - 2018



Y - De la série Amygdales - verre et cuivre
50 x 20 x 6 cm - 2018

Klaien (briser, casser) - De la série Amygdales bois et cuivre - 100 x 36 x 23 cm - 2018

«La série des Langues secouées (...) est une tentative d'appropriation corporelle de l'étymologie, qui intègre les généalogies croisées, conscientes et inconscientes, habitant notre rapport au mot, notamment quand il est traversé par le corps.»

Alicia Knock

Actualités

2018 : Aucun de ses os ne sera brisé, Commissaire : Alicia Knock, Galerie Saint Séverin, Paris / Transmission, Commissaire : Anne Dopffer & Johanne Lindskog, Musée national Pablo Picasso, Vallauris - Poétique du geste, Commissaires : Sonia Recasens & Maud Cosson, La Graineterie, Houilles, France.

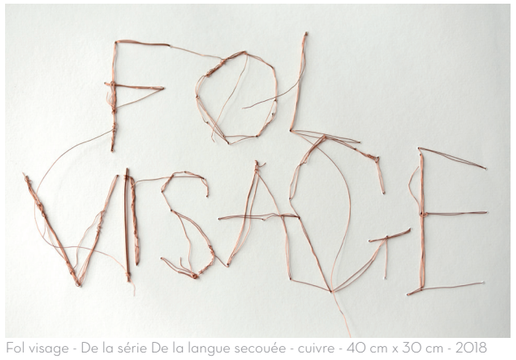
2017 : D'un monde à l'autre, Fondation Salomon, Annecy / Biennale de Venise, Performance, Pavillon Arts & Globalization, Venise, Italie / Afriques Capitales, Commissaire : Simon Njami, La Villette, Paris / Les ailes de mon père, performance, Commissaires: Pascale Obolo & Kader Attia, La Colonie, Paris.

Y - De la série Amygdales - bois et cuivre -
43 x 20 x 20 cm - 2018

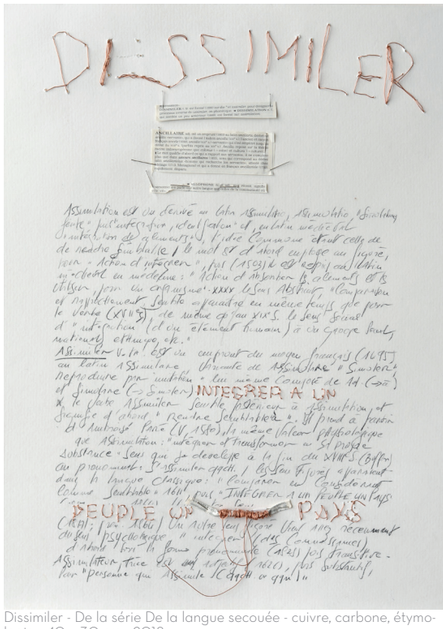
Collections en France et à l'étranger :

Fondation Claudine et Jean-Marc Salomon, Collection Abbaye d'Auberive, Collection Sindika Dokolo, Collection Eric Touchaleaume, Musée Léon Dierx, FRAC Alsace, FRAC Réunion, FRAC Poitou-Charentes.

Desracinés - De la série De la langue secouée - cuivre, carbone, étymologies - 40 cm x 30 cm - 2018



Fol visage - De la série De la langue secouée - cuivre - 40 cm x 30 cm - 2018



Dissimiler - De la série De la langue secouée - cuivre, carbone, étymologie - 40 x 30 cm - 2018

MYRIAM MIHINDOU

IVRESSE

Os - De la série De la langue secouée - cuivre, carbone, étymologie, fil de soie - 40 x 30 cm - 2018

Remerciements : Julie Crenn, Alicia Knock, Damien Deroubaix, Clémence Brillais, Alexandra Lantz.
Tous visuels : courtesy de l'artiste et Galerie Maïa Muller.

GALERIE
MAÏA MULLER
19, RUE CHAPON 75003 TEL 09 83 56 66 60 - 06 68 70 97 19
CONTACT@MAIAMULLER.COM WWW.MAIAMULLER.COM